

CINEMA

The Hitchhiker's Guide to the Galaxy

Le voyage intersidérant d'Arthur Dent.

Sale journée pour le flegmatique Arthur Dent, réveillé par une armée de bulldozers prête à raser sa maison pour cause de construction de voie expresse. Après tout, les autorités l'avaient prévenu, les plans dormaient au cadastre depuis un bail. Désespéré, le pauvre Arthur reçoit aussitôt la visite de son ami Ford (le rappeur Mos Def) qui l'informe d'une catastrophe bien pire encore: la destruction imminente de la planète terre pour laisser place à une voie cosmique.

Par chance, Ford, natif d'une petite planète proche de Bételgeuse, est l'auteur de l'indispensable guide intergalactique et ne se déplace qu'en stop spatial. Les deux compères s'échappent de la terre in-extremis et se retrouvent à bord d'un vaisseau de Vogons; créatures qui n'ont rien pour compenser leur laid, si ce n'est un talent médiocre pour la poésie et un pointillisme obsessionnel pour la paperasse. Sorte de caricature de la bureaucratie d'outre Manche, les Vogons côtoient, dans l'infinité de l'espace, d'autres

êtres d'une apparence plus humaine, mais aussi des aliens en forme de tape-mouche, des crabes ou Marv le robot dépressif.

Au fil de leurs errances quelque peu décousues, Arthur et Ford se trouvent embarqués avec le président

des galaxies (Sam Rockwell, très rock and roll) qui s'est entiché au passage de la jolie terrienne Tricia, ex-future petite amie d'Arthur, à la recherche de "LA GRANDE QUESTION", c'est-à-dire, qu'est ce que l'univers et à quoi sert-on vraiment. Une question à laquelle Arthur répondra à la fin du film, au grand bonheur de Tricia.

Le film de Jennings laisse la part belle aux numéros d'acteurs, notamment avec John Malkovitch en gourou des étoiles cul-de-jatte, ou encore avec Bill Nighy en constructeur de planètes. Même la voix du très sérieux shakespeareien Alan Rickman fait

merveille dans la bouche cliquotante du robot dépressif, Marv.

The Hitchhiker's Guide to the Galaxy, la version film de l'émission culte de la BBC des seventies créée par Douglas Adams, nous emmène bien loin des films de science-fiction vu ces derniers temps. Cet OVNI du non-sens, dans la veine des Monty Pythons préfère aux effets spéciaux numériques, les bons vieux décors en trompe-l'œil et les monstres animés de naguère. Misant sciemment sur des effets spéciaux plus qu'approximatifs, la production diminue le budget tout en s'adjudicant l'effet comique désiré.

Il manque cependant un petit quelque chose à ce film pour en faire un classique du genre, et tout autant au réalisateur Gatt Jennings pour atteindre la maîtrise d'un Terry Gilliam. Sans doute la difficulté de faire un film avec un fil continu, alors que la série télévisée s'écrivait au gré des inspirations farfelues de feu Douglas Adams, y est pour quelque chose. Malgré tout, Jennings s'en sort bien mieux que certains de ses confrères attirés dans le piège des séries cultes à remodeler en films dignes de ce nom.

On retiendra néanmoins quelques scènes particulièrement réussies, comme l'intro avec les dauphins, deuxième espèce intelligente sur terre, l'homme n'étant qu'en troisième position. On découvrira plus tard, non sans consternation, qui est la première espèce... Ou encore, les séquences de présentation du fameux guide intergalactique, l'arme à persuader (ah, si elle pouvait vraiment exister!) et les égarements existentiels du robot Marv. Et puis, ce film pourrait bien marquer le début d'une nouvelle ère dans le cinéma puisque pour la première fois, il nous est permis de rire de la destruction totale de notre planète. Un bienfait pour le moral en cette époque post-11 septembre.

Séverine Rosseyv



Arthur Dent et son ami Ford (Mos Def et Martin Freeman) s'embarquent à bord d'un vaisseau des Vogons

A l'Utopolis (Luxembourg) et au Kinosch (Esch)

ART MODERNE

Pour en finir avec le vingtième siècle

L'exposition "Big Bang, création et destruction dans l'art du vingtième siècle" au Centre Pompidou à Paris.

Ça explose de toutes parts; ça se met à l'horizontale et puis fait remonter le jus des pulsions refoulées en désacralisant le Christ ou en s'habillant avec de la viande... quoi d'autre? Les corps se déforment sous la pression dans des villes volantes, où tout le monde porte des engins sur la tête qui permettent d'élargir les sens. Le vingtième siècle aura été celui de toutes les expériences, celui de l'explosion et de la mort de la forme artistique fixe, tout autant qu'il aura été celui où on a théorisé le plus sur cette dernière.

Tous ces aspects sont à voir en ce moment et jusqu'en février 2006 encore au cinquième étage du Centre Pompidou à Paris. L'aspect nouveau de "Big Bang" n'est pas tant de revoir en condensé l'impressionnante collection du Centre, mais la façon dont ces œuvres ont été assemblées. Pas d'encyclopédie, pas de chronologie mais des cercles concentriques dédiés aux obsessions majeures du siècle passé. Les pièces du musée ont pour l'occasion été transformées en manèges où se juxtapo-

sent non seulement les époques, mais aussi les genres, techniques, continents et passions.

Ainsi par exemple les corps bleus de Yves Klein cohabitent avec les "Ten Lizes" de Andy Warhol, tandis qu'au milieu de la pièce s'élève une statue de Giacometti. Les organisateurs de l'exposition montrent très bien comment les artistes du vingtième siècle ont ressenti le besoin de trouver de nouveaux modes d'expression, pour enfin briser les chaînes qui les empêchaient de communiquer directement avec le public. L'interpellation directe du spectateur est peut-être le seul dénominateur commun aux artistes exposés. Toutes les œuvres exposées ont un attrait extraordinaire que ce soit le cubisme "classique" d'un Picasso, le célèbre pissoir de Duchamp ou encore la douche vissée sur un vieux tableau kitsch, simplement appelée "La douche" par son créateur, Daniel Spoerri.

Afin de souligner encore mieux cette conception, les réalisateurs ont truffé le parcours de plages théoriques, ou sont exposées dans des vi-

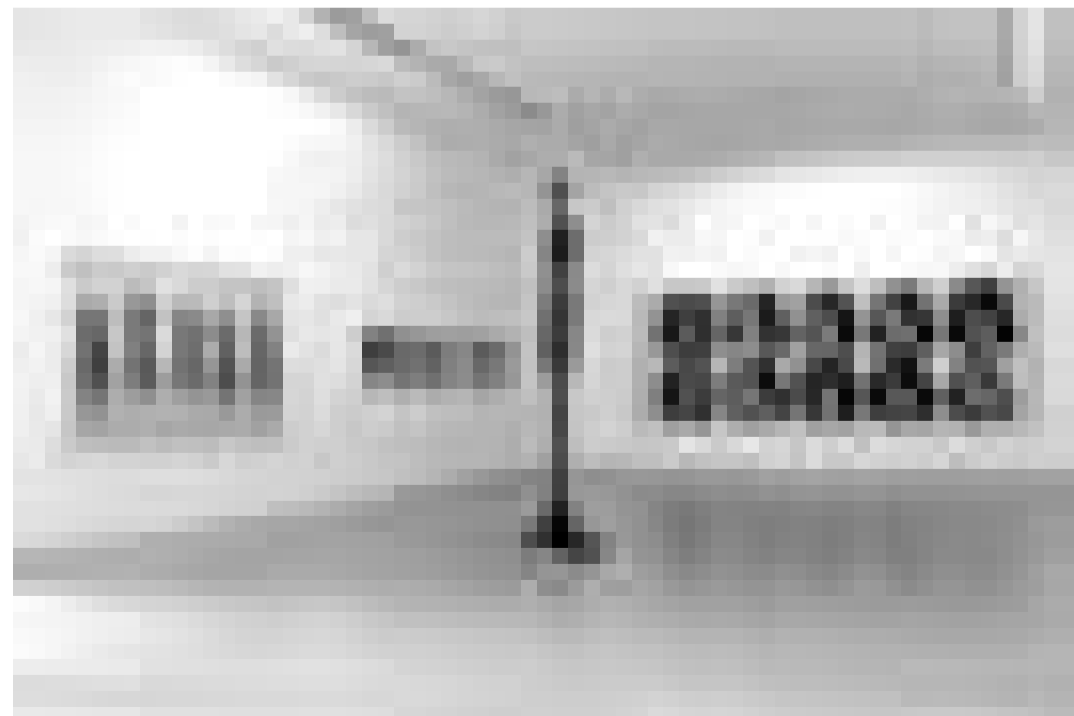
trines, les romans, livres théoriques et pamphlets qui ont accompagné les créateurs du vingtième siècle. Des revues situationnistes aux romans de Dos Passos, en passant par Georges Bataille, Michel Foucault et Louis Althusser, est rassemblé l'encadrement théorique majeur d'un siècle d'idées. Pour compléter le tout, la musique contemporaine n'est pas en reste, puisque les sons de John Cage, Philipp Glass ou encore Martin Creed enveloppent les salles de leurs glou-glou ou cliquetis.

Ce qui impressionne le plus c'est que "Big Bang" est tout sauf une exposition franco-

française de plus sur la modernité, les tableaux de Sonia Delaunay sont aussi présents que les installations de Dan Flavin ou les tableaux-pamphlets de Jörg Immendorf. La pièce maîtresse de l'exposition est d'ailleurs américaine aussi. Il s'agit de l'installation vidéo "Five Angels for the Millennium" de l'artiste américain Bill Viola. La description "monumentale" qu'en donne la brochure peut tromper, car ce n'est pas tant la taille de cette œuvre qui touche que la salle obscure dans laquelle les projections ont lieu. C'est son caractère oscillant entre le secret et le sensible, donnant ainsi une nouvelle di-

mension à l'expérience spirituelle en la dénuant de toute référence culturelle. Quelque chose qui fait cruellement défaut à un monde en proie à des fanatismes de tous bords. Enfin, le fait que l'exposition se termine sur cette œuvre montre que les chemins radicaux tracés au cours des cent dernières années continuent à se creuser.

Luc Caregari



Epoques, genres, techniques, continents et passions juxtaposées.

(photo: Centre Georges Pompidou)

"Big Bang, création et destruction dans l'art du vingtième siècle" au Centre Georges Pompidou à Paris, Métro Rambuteau. Tous les jours (sauf mardi) de 11 h. à 21 h. Jusqu'au 27 février 2006. Entrée 9€, Tarif réduit 7 €.